

LA PAGE DES ENFANTS

LES PIRANAS

Au sein de cette expédition scientifique dans la région de l'Amazonie, ils étaient deux amis : John Smith et Gregory Brooks, se connaissant de longue date et ayant décidé ensemble d'en faire partie.

Tous deux adoraient cette brousse mystérieuse, pleine de dangers terribles, où des caravanes entières disparaissent à tout jamais sans que le monde civilisé en ait la moindre nouvelle.

Ils avaient ce qu'ils risquaient et en avaient pris délibérément leur parti, vaincus par l'attrait de cet inconnu qu'ils étaient venus chercher si loin, à l'autre bout du monde.

Pour l'instant, on campait au bord d'une rivière qu'on traverserait sans



doute très prochainement. D'immenses territoires encore vierges s'étendaient devant les hardis voyageurs et n'eût été leur nombre, ils ne s'y seraient certes pas engagés à la légère. De ce campement, solidement armée, se dégageait une impression de sécurité qui pouvait rassurer pleinement les esprits portés à l'inquiétude. Mais Gregory et John avaient bien autre chose en tête. Ne pensaient-ils pas tenter une reconnaissance en amont de la rivière, au moyen d'un petit canot dont l'expédition était pourvue ?

Pour traverser le cours d'eau, il fallait, de toute façon, trouver un gué praticable. Les deux amis se proposaient de joindre ainsi l'utilité à l'agréable en organisant cette petite escapade, approuvée du reste par leur chef, illustré avant fort estimé dans le monde de la science.

Un beau matin donc, les deux jeunes gens prirent place dans le frêle esquif, emportant de quoi déjeuner et ayant promis de revenir avant la nuit.

En quelques coups de pagaies, ils mirent une assez forte distance entre eux et le campement heureux de cette entorse à leur inaction temporaire. Il va sans dire que chacun d'eux avait emporté sa carabine, en prévision de rencontres avec des fauves ou des reptiles.

Le début de ce petit voyage constitua une véritable partie de plaisir à travers les méandres capricieux du cours d'eau. John et Gregory ne se pressaient pas, admirant sans se lasser la faune et la

faune si variées de cette extraordinaire région de notre vieux globe.

Toujours pas de gué... Peut-être eussent-ils été plus heureux en aval ? Cependant, les deux amis ne se plaignaient pas, prenant ce bon prétexte pour pousser encore plus loin leurs investigations. A midi, ils déjeunèrent, ayant choisi pour cela une petite plage ensablée, après quoi ils continuèrent à remonter le cours de la rivière.

Attention ! fit tout à coup John en donnant un vigoureux coup de pagaie vers la gauche.

L'embarcation avait failli s'échouer sur un haut fond. En voulant la tourner, les jeunes gens s'aperçurent qu'il y avait là un passage guéable et s'en réjouirent cette fois car la journée s'avancait.

Alors reconnaitre un peu la rive opposée, proposa Gregory.

Le canot fut amarré à la basse branche d'un arbre et les deux amis mirent galement pied à terre. Devant eux, c'était la même forêt tropicale qu'au campement, obscure et menaçante.

Tiens, dit John, une espèce de sente...

Il s'y engagea pendant quelques minutes, mais s'arrêtèrent très vite. Ce n'était pas raisonnable de continuer ainsi, seuls. Mieux valait revenir au campement avant la nuit.

Mais quelle ne fut pas leur surprise en arrivant au bord du cours d'eau lorsqu'ils virent que leur canot avait disparu ! Un bout de l'amarrage pendait encore à la branche. Vieille corde, elle s'était rompue et l'embarcation était partie au fil de l'eau. La recherche ? Dangereux et aléatoire ! Non, il fallait passer le gué et revenir à pied au campement, aussi vite que possible.

Gregory s'avança le premier. Mais, quand il eut de l'eau jusqu'aux genoux, il vit accourir de tous côtés une multitude de petits poissons pourpre et or. Fousant un cri de terreur, il recula devant de la jupe, puis le dos comme pour essayer d'éloigner les nouveaux venus. Il parvint à sortir de l'eau, pâle, hagard, montrant à John la rivière d'une main tremblante :

— Piranas ! dit-il simplement.

Et oui ! c'étaient des piranas, voraces



petits poissons qui circulent par bandes énormes dans les cours d'eau de la région de l'Amazonie et dévorent en quelques instants tout homme ou animal qui pénètre dans les eaux calmes et traîtresses. Gregory n'avait dû son salut qu'à l'extraordinaire promptitude de sa retraite. Et puis, aussi, il était encore presque sur la rive...

Se penchant en avant, John et Gregory purent apercevoir leurs ennemis qui ne s'éloignaient pas. Leur nombre était vraiment prodigieux.

— Que faire ! murmura John. Il faut passer, pourtant !

— Un coup de feu là-dedans ? suggéra Gregory.

— Inutile ! Ils feront un léger détour et reviendront. Ce gué doit être leur lieu de chasse.

Le moment, les jeunes gens songèrent à rester sur la rive où ils se trouvaient et à gagner ainsi l'opposé du campement. On leur enverrait alors une nouvelle embarcation... Mais, par un hasard fatal, cette rive n'était pas praticable. Il eut fallu se tailler un chemin dans la brousse pendant des heures et des heures, et le temps manquait car la nuit n'allait pas tarder à tomber, apportant une foule de nouveaux dangers.

Les deux amis ne savaient pas quel parti prendre quand il se fit un froissement dans les buissons bordant la forêt et la tête volumineuse d'un buffle apparut.

— Chut ! fit John. C'est peut-être notre chance...

Et ils se dissimulèrent de leur mieux. Le buffle huma l'air, se crut en sécurité, sans doute, et s'engagea dans la rivière dans l'évidente intention de traverser le gué. Tout d'abord, rien d'anormal ne se produisit. Mais, lorsqu'il fut au milieu du cours d'eau, il se débattit brusquement et begaya avec désespoir. Les piranas l'attaquaient.

Allons-y ! cria John, c'est le moment !

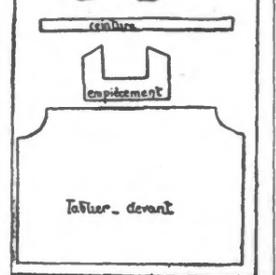
Les deux amis se précipitèrent dans l'eau légèrement en amont de l'endroit où s'était engagé le buffle dont les cris déchirèrent l'air calme et pur du soir. En quelques instants, les jeunes gens se trouvèrent au milieu de la rivière et n'eurent aucun mal à gagner la rive opposée. Ils étaient saufs, grâce au malheureux buffle dont déjà plus rien n'était visible à la surface de l'eau.

— Quand John et Gregory eurent rejoint leur campement, la nuit était venue. On était inquiet pour eux, car

LE TROUSSEAU DE LA POUPEE

Tablier en batiste écossaise

Colette se lamente, car les robes de sa poupée sont toujours défranchées et tachées. Elle fait part de ses préoccupations à son amie Solange, ses plaignants du manque de soin de sa « fille ».



Mais Solange fait très judicieusement remarquer :

— C'est bien un peu de ta faute. Tu ne lui mets jamais de tablier !

— Tu as toujours raison, Solange, mais je ne trouve pas de modèle qui soit pratique et coquet à la fois.

Que dites-vous là, Colette ! Certes, vous changerez d'avis très vite, lorsque vous aurez examiné le modèle illustrant ces lignes. Alors, je suis sûre que vous voudrez l'exécuter très vite et c'est à cette intention que je vous donne ici la marche à suivre.

Prenez de la batiste écossaise et préparez d'abord deux morceaux semblables pour l'empiècement en ménageant une fente au milieu pour la fermeture placée derrière. Coupez ensuite le devant de la jupe, puis le dos comme le devant, mais partagé en deux dans une ligne qui suit le boutonage de l'empiècement. Et nous voici arrivées au montage. Faites les coutures des dessous de bras et faites un groupe de fronces au milieu du devant à l'empiècement et à la taille. Préparez alors les deux bandes pour la ceinture qui, vous le voyez, ne passe pas sur la partie froncée. Coupez l'empiècement sur le tablier, soit en le piquant, soit au point de chaînette. Le dos doit être également froncé comme le devant et l'encolure, et les emmanchures bordées par une petite piqure. Reste la ceinture au bord de laquelle vous aurez fait un rentré ; vous la poserez sur le tablier par un point avant, et vous pouvez la compléter par un bouton de nacre placé à chaque extrémité à l'endroit où s'arrêteraient les fronces. Enfin, sur chaque épaule, un noué de ruban rouge mettra la petite note de coquetterie que vous recherchez toujours.

JEUX D'ESPRIT

Solution du problème précédent

ACROSTICHE DOUBLE

O U T R E
C U R E
T U I L
O U A T E
G A N G E
O N G L E
N U L L E
E V E I L

Solution du rébus précédent

Let' - rat - V' - all - porte - AN - luit - BA - ré - Komp - ansé. Le travail porte en lui sa récompense.



leur canot vide avait dérivé jusque-là et ils purent, assis autour d'un feu, raconter en détail leur terrifiante aventure.

LAMOUCHE.

JOUETS A FAIRE SOI-MEME

La cueillette des pommes

Ce brave paysan, cueillant ses pommes, aura sans aucun doute toute la sympathie de nos jeunes lecteurs et gâteaux qu'un grand nombre d'entre eux songent déjà à reproduire sur amusante silhouette. Rien n'est d'ailleurs plus facile et, si vous le voulez bien, c'est à la confection de ce jeu très amusant que nous consacrerons cette causerie.

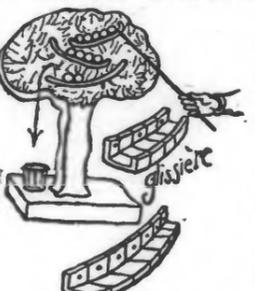
A l'aide d'une scie à découper, préparez une planchette en contreplaqué qui sera enfoncée verticalement dans une autre plus épaisse, plus lourde. Pratiquez, dans cette dernière, une fente



que vous enduirez de gomme arabique et dans laquelle vous enfoncerez le tronc de l'arbre. Si vous ne possédez pas de scie à découper, sciez grossièrement une planchette de manière à lui donner à peu près l'allure de la partie feuillue d'un arbre. Arrondissez au couteau et à la lime les parties trop anguleuses.

Enfoncer dans une planche lourde une tige de bois d'assez large diamètre, à l'extrémité supérieure de laquelle vous pratiquerez une fente au moyen d'un solide couteau ; enfoncez dans cette fente la surface de bois que vous avez sciée et modelée au couteau. Figures des aspérités sur la tige de bois devenue tronç.

Un couvercle de boîte ronde, en bois, dont vous découperez les bords en leur donnant un contour irrégulier, figurera la partie branchue et feuillue d'un pommier. Clouez maintenant sur celui-ci des gouttières ou, si vous préférez ce mot, des glissières constituées par des



bande de carton fort incurvée et destinée à recevoir des billes. Ces bandes courbées seront enfoncées perpendiculairement dans la surface « branchue et feuillue » de l'arbre. Garnissez de colle la fente pratiquée dans le pommier pour y enfoncer les glissières, à moins que vous ne préfériez clouer celles-ci en réservant un rebord vertical dans lequel seront pratiquées plusieurs incisions à égale distance les unes des autres.

Une petite boîte carrée, ronde ou rectangulaire, peinte de manière à imiter un panier, recevra les « pommes » que l'on dénichera à l'aide d'une baguette ou d'un bâton assez long. Ces pommes — en l'occurrence des billes — sont placées sur la glissière supérieure inclinée vers le centre du pommier ; les extrémités légèrement relevées de cette glissière, un peu inclinées vers la surface verticale sur laquelle elle est clouée, empêcheront les billes de tomber d'elles-mêmes tant qu'on ne cherchera pas à les déplacer.

Il ne vous reste plus qu'à procéder au coloriage : le tronc du pommier sera peint en jaune ou en brun, les branches en vert. Le cueilleur de pommes portera une blouse et un pantalon bleus ; son bonnet sera blanc rayé bleu et il sera chaussé de sabots jaunes.

On établit facilement des règles du jeu : il s'agira tout d'abord de faire tomber la première pomme d'une glissière puis, en poussant la dernière, de la faire tomber toutes ou la première de la série seulement. Le gagnant est celui qui, à la fin de la partie, a fait tomber dans le panier le plus grand nombre de « pommes ».

LUC MEGRET.

Quand la liberté dégénère en licence

Il faut s'attendre à voir l'autorité tourner au despotisme.

AUDRUGER.

LE PLONGEUR INVOLONTAIRE



LA VOCATION D'OSCAR



PARLONS FRANÇAIS

— Que penses-tu, mon cher Pierrot, d'une petite conversation sur les pluriels fantaisistes ?

— Il serait peut-être préférable que je ne dise pas une pensée...

— Ecoute-moi quand même et profite de mon expérience :

> D'abord, quatre et mille sont invariables dans tous les cas.

> Cent et vingt sont plus bizarres. Tu écris, par exemple, cinq cents avec un ; et cinq cent un sans s ; quatre-vingts avec un s ; quatre-vingt-un sans s. En somme, tu ne mets un s que lorsqu'il n'y a pas d'autre chiffre après vingt ou cent ?

— C'est bon à savoir, pour le cas où j'aurais à faire un chèque, puisque l'on doit écrire les sommes en lettres.

— Toujours dans le chapitre des pluriels bizarres, je puis ranger un adjectif, peu commun, il est vrai : amarante.

— Comment écrirais-tu, par exemple, des fleurs amarante ?

— Fle...

— Tu es trop malin, Pierrot, je te demande de m'épeler l'adjectif.

— Ah bon ! A...m...s...r...n...tes.

— Non, Monsieur, pas d's.

— Alors l'adjectif qualificatif ne s'accorde pas avec le nom ? Erreur de professeur de grammaire qui me prouve à chaque instant que les règles de mon livre sont fausses.

— C'est que : amarante est un adjectif invariable. Explique cette anomalie en pensant qu'il signifie, par exemple, de couleur amarante. Dans le même ordre d'idées, ne mets jamais d's à debout, lorsque tu dis qu'il y avait des personnes debout dans le tramway. Et puis, je te parle de cet adjectif, évite de dire : des places debout ; car tu as pu remarquer aussi bien que moi que ce ne sont pas les places qui se tiennent debout, mais les voyageurs.

— Même remarque pour les places assises.

LE MARQUIS DE CARABAS.

LES AMUSEURS

LABICHE

Labiche est l'un des auteurs dramatiques les plus gais. A notre époque, il pourrait sembler démodé, car on ne fait plus guère de pièces du genre en lequel il excelle. Mais Labiche plaisait toujours. Une troupe d'amateurs s'assure le succès avec ce vaudevilliste plein de verve et de fraîcheur, habile à construire une pièce et possédant le don du dialogue vif et jeune. A la fin de l'année scolaire, des professeurs aiment lire, à leurs élèves, la grammaire ou *Les vicissitudes* du



capitaine Pic. On joue toujours *Un chapeau de paille d'Italie*. Le voyage de M. Perrichon et *La Cagnotte*.

Il convient de noter que, contrairement à Georges Courteline, Alphonse Allais, Mark Twain et quelques autres conteurs ou auteurs dramatiques qui font rire, Labiche n'est jamais amer. Ce n'est ni un ironiste, ni un satiriste, ni même un humoriste. C'est un auteur essentiellement gai.

Il écrit des pièces en collaboration avec Emile Augier, Clés-ville, Gondond

Abraham LINCOLN



Il vous est sans doute arrivé d'entendre dire au sujet de quelque Américain célèbre : « C'est un self-made man », un homme qui s'est fait lui-même, qui a fondé sa fortune sur son seul travail.

Il y avait dans une misérable cabane en bois. Son père, Thomas Lincoln, était un pauvre fermier qui avait bâti lui-même sa demeure de planches, sans meubles, sans cheminée. Le petit Abraham passa à ses premières années, aidant sa mère dans les travaux du ménage ou courant les bois et la campagne. A six ans, il avait tout juste pu apprendre l'alphabet, mais il put se faire prêter une bible et surtout un dictionnaire, livres qu'il lisait avec passion à ses rares moments de loisirs. Son père l'avait placé comme garçon de ferme, car il ne pouvait subvenir à ses besoins.

Lorsqu'il eut une quinzaine d'années, il entra au service d'un commerçant et fit un voyage jusqu'à la Nouvelle-Orléans, où il vit pour la première fois un marché d'esclaves noirs. Il n'oublia jamais cette impression et il conçut alors l'idée de faire de sa patrie un pays où tous les hommes, qu'ils fussent noirs ou blancs, devaient être libres.

Vers sa vingtième année, il s'installa comme commerçant — sans grand succès d'ailleurs — à New-Salem, mais occupa ses loisirs à lire tous les livres qu'il pouvait se faire prêter.

Il avait eu l'occasion de prendre la parole dans des réunions politiques et, peu à peu, se sentant en cela poussé par ses amis, germa en lui l'idée de se présenter aux prochaines élections. D'abord battu, il finit par être élu en 1834, à l'Assemblée d'Illinois.

Il s'installa à Springfield, capitale de cet Etat et s'inscrivit au barreau, où ses qualités d'honnêteté, de justice et d'intelligence lui procurèrent une petite clientèle.

La vie continua pour lui tout aussi simple, mais avec cette fois un idéal : la libération des esclaves, et un moyen, la politique libérale. Multipliant les campagnes, il se présenta aux élections sénatoriales en 1847, mais fut battu par suite de manœuvres incorrectes de son adversaire. Par contre, lors des élections à la présidence des Etats-Unis, il fut élu.

Les Etats du Sud, qui ne vivaient que du travail des esclaves noirs, craignant que Lincoln ne mit à exécution son projet de libération, voulurent se séparer des Etats du Nord. De graves incidents éclatèrent à Charleston en 1861. Lincoln fit tout ce qui était humainement possible pour éviter la guerre civile. Il dut, malgré ses efforts de conciliation, faire la guerre pour maintenir l'union de tous les Etats. Ces débuts de guerre furent tragiques. Les Nordistes essayaient de lourdes défaites, la confiance diminuait. Lincoln malgré sa douleur de voir se battre des enfants d'un même pays, tint bon. Les forces des Sudistes s'épuisaient. Les Nordistes reprirent peu à peu l'avantage. Ce fut enfin la victoire, la paix survint, le 9 avril 1865. L'union était sauvée.

Le 14 avril, dans l'allégresse générale, Lincoln assista à une représentation théâtrale, quand brusquement un individu bondit dans sa loge et le blessa mortellement d'un coup de revolver. Le 15, il expira, malgré les soins qui lui furent prodigués.

Vedra quelle fut la vie de ce grand Américain, le vrai « self-made man ». Il ne recherche jamais la fortune, ni les honneurs. Ce ne fut jamais l'ambition qui le poussa à se lancer dans la carrière politique, mais son idéal de liberté pour tous les hommes de sa patrie. Il a su, quand il l'a fallu, employer les moyens les plus terribles — la guerre — pour remplir sa mission et son héritage n'a été que de courte durée, car sa conscience lui indiquait que c'était la seule façon d'accomplir son devoir.

LOUIS DELUNE.

« Aussitôt, il se met à chanter. Son chant fait beaucoup plus de bruit que celui des oiseaux, mais il est aussi harmonieux. Malgré le terrible développement de ses mâchoires et son habitude de montrer une effroyable rangée de dents, il ne mord jamais ». On n'a pas besoin de l'attacher ; il ne se sauve pas ».

Lorsque l'enfant que vit Labiche est terminé, les auditeurs d'empresment d'applaudir et de le complimentier. Seul, le vaudevilliste semblait étranger à ces remarques prodiguées au jeune exécutant. On en fit aimablement l'observation au célèbre auteur dramatique. Un mot charmant de ce dernier fut fait plaisir, non seulement au petit prodige, mais à tout le monde.

Labiche s'avança vers l'artiste et lui dit en souriant :

— Alors, nous avons donc fini, petit tapageur ?

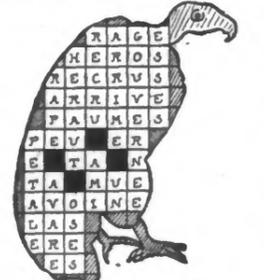
DESSIN-SURPRISE



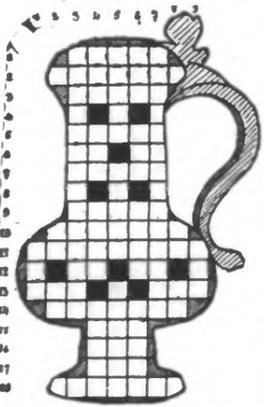
Mots croisés illustrés

par Henri LAVAUD

Solution du problème précédent



Nouveau problème



HORIZONTALEMENT

1. Empereur d'Autriche. — 2. Exclamation. Termination d'infinif. — 3. Sentiment pour quelqu'un qui vous a fait du bien. — 4. Oiseau. Poutre. Continent. On les fait avec le sable de la plage. — 5. Instrument du charrier. Pesse à grains. Triste et bourru. — 6. Parousus des yeux. Confident. Mis en toutes petites parties. — 7. Exploitation commerciale ou industrielle. — 8. Termination d'infinif. Petite île française de l'Atlantique. — 9. Il porte le grain.

VERTICALEMENT

1. Démonstration. — 2. Exclamation. Termination d'infinif. — 3. Sentiment pour quelqu'un qui vous a fait du bien. — 4. Oiseau. Poutre. Continent. On les fait avec le sable de la plage. — 5. Instrument du charrier. Pesse à grains. Triste et bourru. — 6. Parousus des yeux. Confident. Mis en toutes petites parties. — 7. Exploitation commerciale ou industrielle. — 8. Termination d'infinif. Petite île française de l'Atlantique. — 9. Il porte le grain.